

## CHAPITRE XXXI

---

Retour de Roger et de Van den Heuvel à Zanzibar. — Becker chez Mirambo. — Succès de l'ambassade Becker. — Les femmes de Mirambo. — La mort de Mirambo.



PRÈS avoir rendu les derniers devoirs à la dépouille de son infortuné compagnon, Roger se sépara des missionnaires qui avaient mis le plus grand empressement à l'aider dans cette pénible tâche, et il reprit le chemin de Karéma avec tout le personnel de l'expédition.

Là, il fut convenu que l'établissement d'un poste à la côte occidentale du lac serait ajourné jusqu'à la réception des ordres que l'on attendait de Bruxelles; de plus, l'engagement des soldats de Popelin étant sur le point

d'expirer, Ramaeckers confia à Roger le soin de les ramener à Zanzibar pour les licencier.

Roger quitta Karéma à son tour et, après un voyage exécuté avec promptitude, il atteignit, le 10 septembre 1881, Zanzibar où l'attendait une nouvelle mission : sur sa demande, mon infatigable camarade, qui brûlait du désir d'aller au Congo, fut chargé de recruter une escouade de Zanzibarites et de s'embarquer avec eux pour rejoindre l'entreprise Stanley à Banana; nous l'y retrouverons lorsque, toujours vaillant et intrépide, prodiguant sa vie et ses efforts, il commanda une baleinière sur le grand fleuve et rendit à la Société du Congo d'éminents services.

Au moment où Roger s'embarquait à Zanzibar pour gagner par mer le Congo, le docteur Van den Heuvel, dont l'engagement était terminé, arriva dans la ville de Saïd-Bargash; toutefois, au lieu de retourner en Europe, il ne quitta point la côte où l'Association internationale africaine le chargea de la représenter.

C'est au mois d'août 1881 que Van den Heuvel s'éloigna de Taborah, où il fut remplacé par le lieutenant Becker, tandis que Ramaeckers restait à Karéma.

Jérôme Becker est appelé sans nul doute à occuper une large place dans l'histoire de nos explorations africaines, car il possède à un très haut degré les qualités indispensables pour réussir dans ces contrées, et ce qu'il a déjà fait est d'un bon augure pour l'avenir. Dès qu'il eut surmonté les premiers désagréments de la vie dans les pays équatoriaux, dès qu'il en eut compris les difficultés et accepté les exigences, il devint l'un des meilleurs pionniers de la grande œuvre humanitaire en Afrique. Il ne tarda pas à se familiariser avec la langue indigène, le swahili, se fit aux goûts, aux tendances, au caractère des nègres parmi lesquels il vivait, mesura ce que l'on pouvait en tirer, et aborda courageusement sa tâche, d'abord à Taborah où nous allons le voir à l'œuvre, puis à Karéma qu'il commanda plus tard.

Pendant son séjour à Taborah, dans les premiers jours de février, Becker apprit que Ramaeckers était menacé à Karéma par des bandes de Rougas-Rougas qui se disaient des gens de Mirambo. Dans l'impossibilité de voler au secours de son chef, aucun homme ne voulant s'aventurer sur la route du lac, et comme il doutait que Mirambo dirigeât lui-même ces attaques, il résolut de se rendre en personne chez le redoutable chef de l'Ounyamouési, afin d'être édifié sur ce point.

Nous allons donc, pour suivre Becker dans sa marche et pour enregistrer fidèlement ici les phases de son voyage chez Mirambo, emprunter à son cahier de notes les diverses impressions qu'il y a consignées.

3 février. — Reçu par courrier spécial une lettre du capitaine Ramaeckers m'informant qu'il s'attend à être inévitablement attaqué par les troupes victorieuses de Mirambo. Le vice-roi du Nouvel-Ourambo (1), agissant en vertu d'ordres formels, ou s'inspirant seulement de ses visées particulières, manifeste de plus en plus l'intention d'assiéger la station.

Les indigènes s'y réfugient en masse sans s'être pourvus de vivres, et créent à notre chef une situation intolérable. A chaque instant, il s'attend à être assailli.

M. Ramaeckers est décidé à une défense héroïque. Fidèle à l'engagement qu'il a pris dès les premiers jours de son arrivée à Karéma en constatant l'hostilité des tribus environnantes, il mourra plutôt que de se rendre.

Le courrier d'Europe, chargé des lettres du mois de décembre, est arrivé hier à Taborah; mais je me trouve dans l'impossibilité de l'envoyer à M. Ramaeckers, les hommes refusant de traverser une région terrorisée par les armes. Plus que jamais je voudrais me porter au secours du capitaine; mais, ainsi que Scheik ben Nassib (2) me l'a dit, je ne trouverai pas un homme pour tenter l'aventure.

Dans ces circonstances critiques, je viens de prendre le grave parti de me rendre chez Mirambo pour l'engager, s'il y a moyen, à retirer sa menace de détruire la station de Karéma et à autoriser le départ de la caravane de ravitaillement.

4 février. — Parti le soir par un beau clair de lune, n'emportant comme présents qu'une pièce de brocart, un fusil et une centaine de cartouches. Vingt-trois lieues me séparent de Konongo, nouvelle résidence du Bonaparte noir. Point de repos pour moi avant d'avoir franchi cette distance.

7 février. — Réception chez Mirambo. Mirambo touche à la cinquantaine; il est grand et maigre et porte entière une barbe assez clairsemée; son visage, empreint d'une froide et calme énergie, rayonne d'intelligence, malgré de fortes incisives ressortant en saillie sur la lèvre inférieure.

Ce terrible lutteur, dont les succès légitimeraient jusqu'à un certain point l'orgueil si naturel aux monarques africains, n'a recours à aucun appareil; il affecte même par son costume négligé le mépris complet du *paroïstre*. Un vieux kitambi (3) ceint sa taille, et il porte une jaquette blanche, toute rapiécetée, qui lui fut offerte jadis par le docteur Southon (4).

(1) Nom donné à Simba, depuis qu'il est devenu vassal de Mirambo.

(2) Bana Scheik, frère du gouverneur.

(3) Pagne.

(4) Missionnaire anglais en résidence chez Mirambo.

Un lambeau d'étoffe bleue, négligemment noué sur le front, lui tient lieu de turban. Cependant Mirambo possède une grande quantité de brocart magnifique et des djahos (1) arabes d'un haut prix. Mais il dédaigne de s'en parer, abandonnant même les bracelets de cuivre rouge et le disque de coquillage, emblèmes de la royauté (2). A le voir s'appuyer sur une simple gaule, on le prendrait pour un vulgaire m'touzi (gardien de bétail). La cartouchière et son fusil Martiny-Henry qui ne le quittent jamais, sont portés par un Mgouana, jeune esclave au teint d'ébène et à la chevelure crépue.

Les nyamparas, au nombre de quinze ou seize, se pavanent, eux, dans leur costume de gala. Ainsi le veut probablement Mirambo. Le rouge domine dans les étoffes amplement drapées, qui les enveloppent et qui font valoir leur haute stature et leur physionomie à la fois rusée et martiale. Des spirales de laiton et des bracelets en ivoire ornent leurs membres musclés et portant en guise de tatouages, de nombreuses cicatrices, marques de leurs campagnes. Plusieurs ont parmi leurs cheveux étirés en mèches des dents de lion et des griffes de léopard.

« Oangalouka (bonne matinée)! »

C'est par ces paroles engageantes que Mirambo nous accueille en me présentant la main et en secouant cordialement celle du docteur Southon. L'entrevue a lieu dans la vaste salle de réception occupant tout le bâtiment. Deux chaises y ont été disposées à notre intention. Quant au mwami, il s'accroupit, le dos appuyé contre le mur, et toute sa cour fait comme lui.

Mirambo, roulant dans sa bouche une large chique et crachant indifféremment sur l'aire en terre battue ou sur les murailles d'adobes, crépies d'argile, s'adresse d'abord à ses nyamparas qui, drapés dans leurs étoffes bariolées et frappant dans leurs mains à la fin du discours royal, forment un groupe on ne peut plus pittoresque. Ma connaissance imparfaite du dia-

(1) Manteaux de drap.

(2) Ce mépris du costume arabe ne paraît cependant pas être une règle absolue pour ce redoutable sultan. Voici, à ce propos, quelques lignes tracées par Stanley lorsqu'il fit, à son second voyage, l'échange du sang avec Mirambo.

« Katchétché le *détective*, sur l'intelligence de qui je pouvais compter, m'apporta d'intéressantes nouvelles :

« Mirambo, dit-il, n'est pas vieux, il est jeune : je dois être plus âgé que lui. C'est un homme d'une belle prestance et revêtu du costume arabe. Il porte le turban, le fez, l'habit de drap des Arabes, et un cimenterre. Il est chaussé de babouches ; la robe que recouvre l'habit de drap est très blanche. »

Plus loin, après l'avoir examiné attentivement, Stanley ajoute : « C'est un homme de grande taille, cinq pieds onze pouces, et d'environ trente-cinq ans, sans une once de chair superflue. Il est beau, a les traits réguliers, la voix douce, la parole grave, le cœur généreux, la main ouverte. »

lecte kinyamouési m'empêche de saisir tous les détails de cette allocution. Mirambo prescrit sans doute à sa cour le respect et le silence pour le visiteur étranger.

C'est à mon tour de prendre la parole en kiswahili.

« Je suis venu pour voir Mirambo, commençai-je en prenant le taureau par les cornes ; on m'a dit qu'il a l'intention de détruire Karéma. On prétend encore qu'il veut piller la station européenne et tuer mon frère blanc qui la commande. C'est mon frère lui-même qui me l'écrit... Le mwami me dira-t-il si cela est vrai ?... »

Un « hi-i-i-i ! » d'étonnement, prolongé d'une façon interminable, me rassure tout d'abord. Ou bien Mirambo ignore l'attaque dirigée contre Karéma par son moinaugou (grand vassal), ou bien il lui convient de feindre l'ignorance. Dans l'un comme dans l'autre cas, je puis considérer ma démarche comme couronnée de succès.

Après un moment de silence :

« Je suis ami et frère de sang de Cambi (Cambier), dit-il simplement ; comment pourrais-je en vouloir à ses frères et les combattre ?... »

— Je savais cela, répondis-je ; aussi n'ai-je pas cru que Mirambo oublierait ainsi ses engagements : Mirambo est fidèle à ce qu'il promet. Mais tout le monde n'a pas sa noblesse d'âme. Les gens de Karéma et les Arabes disent que c'est par l'ordre du mwami que ses grands vassaux et ses Rougas-Rougas inquiètent mon frère blanc, et personne n'est là pour les contredire. Lorsqu'ils menacent d'assiéger la station, c'est au nom de Mirambo. Lorsqu'ils annoncent qu'ils prendront nos marchandises, qu'ils nous massacreront et qu'ils mettront le feu à la *maison de pierre* (1), c'est toujours au nom du mwami. Je sais bien que cela est faux, néanmoins mon frère mousoungou ne peut juger que par ce qu'il voit et par ce qu'il entend... Mais Mirambo, nous réitérant l'assurance qu'il est notre ami, nous n'aurons que du dédain pour les bravades ridicules de ses soi-disant envoyés, et nous nous garderons bien de soupçonner notre puissant ami, dont nous connaissons la vaillance et la loyauté. »

Mirambo s'agite impatiemment et interpelle avec volubilité ses nyamparas, comme pour leur demander des renseignements. En ce moment, j'en ferais le serment, sa bonne foi est absolue.

Enfin, les colloques prennent fin.

« Je sais ce que c'est, fit-il ; depuis le dernier séjour de bana Cambi (maître Cambier), les hommes blancs qui vont à Karéma ne passent plus

(1) Nom donné à la station de Karéma par les nègres du pays.

sur mon territoire. Les chefs de l'Oukawendi que j'ai soumis, croient probablement que vous êtes devenus mes ennemis et ils agissent en conséquence. Mais peu m'importe ce qu'ils pensent, ils n'ont pas le droit d'agir sans mes ordres. Ils ont forfait à leur devoir de vassal et je les en punirai. Oui, s'écrie-t-il avec force et décision, je couperai leurs têtes pour apprendre aux autres que Mirambo est seul maître de déclarer la guerre et de conclure la paix ! »

Et, se tournant vers deux de ses nyamparas :

« Vous partirez immédiatement pour Karéma avec vos hommes, pour savoir au juste ce qui s'est passé. Puis vous irez au Nouvel-Ourambo (ancien Ousavira), et si le moinaugou est coupable, vous me rapporterez sa tête. Le fils de ma sœur qui vous accompagnera, prendra le commandement de ce poste si notre hôte blanc n'a pas été trompé par quelque Arabe à la langue sans os (c'est-à-dire souple au mensonge). »

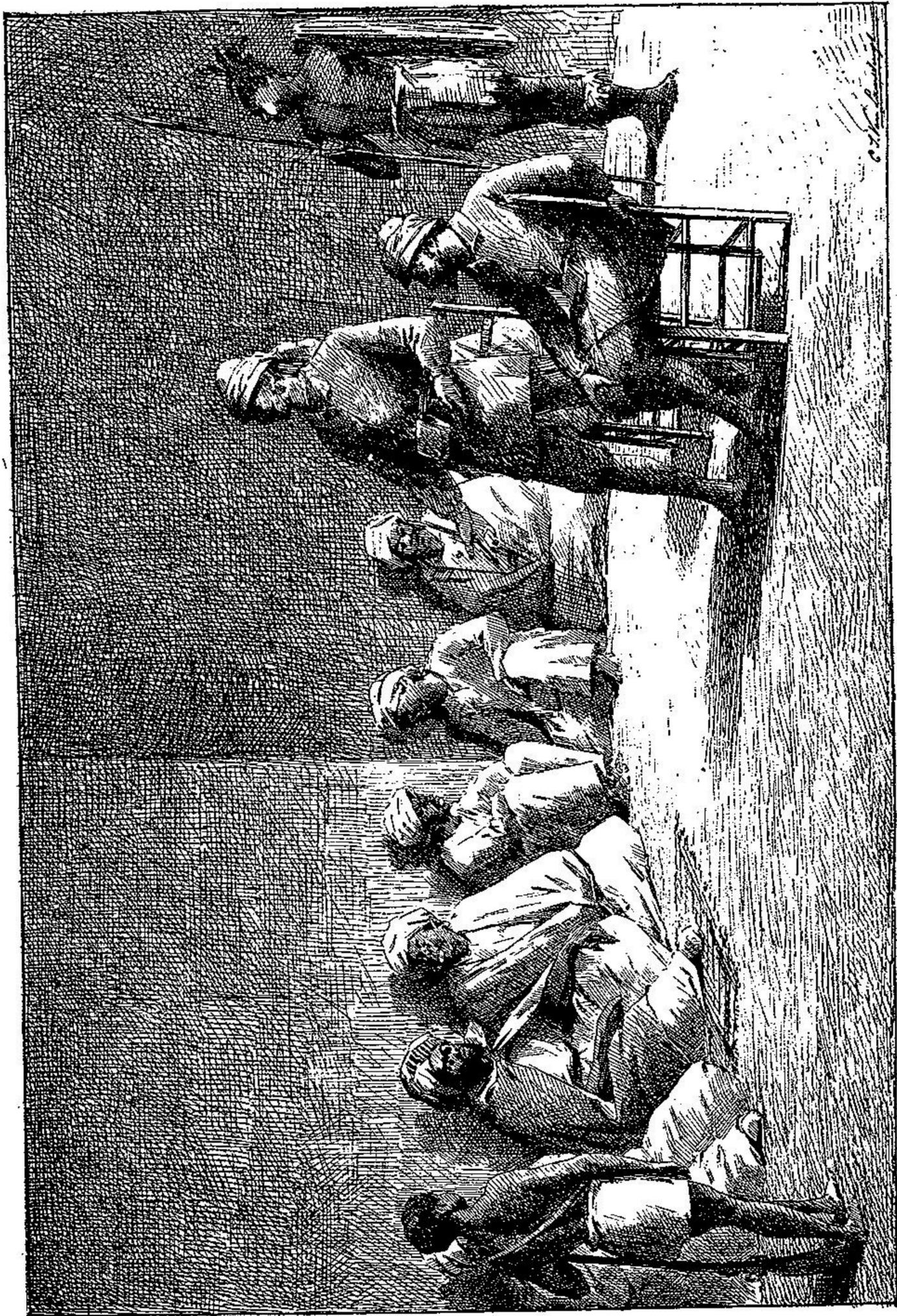
Lors même qu'il me serait resté quelque arrière-pensée de défiance, il me devenait impossible de douter plus longtemps des excellentes intentions de Mirambo à notre égard. Cependant j'avais encore à aborder un autre point scabreux.

Devenu maître de l'Oukawendi dont Karéma fait partie, Mirambo n'a point à s'inquiéter des conventions arrêtées avec Matumula de qui nous tenons la propriété de nos terrains suivant contrats passés avec Cambier. Or, à l'issue des événements de Pimboué, lorsque Mirambo et Simba se disputèrent, Matumula prit fait et cause pour ce dernier et fut vaincu. En conséquence, la station belge se trouve bel et bien expropriée et, en refusant tribut à Mirambo, nous violons la loi africaine. Nouveau monarque, charges nouvelles. Nous prévaloir du contrat périmé passé avec Matumula qui avait pris les armes contre Mirambo, ce serait folie. Cette négociation était périlleuse.

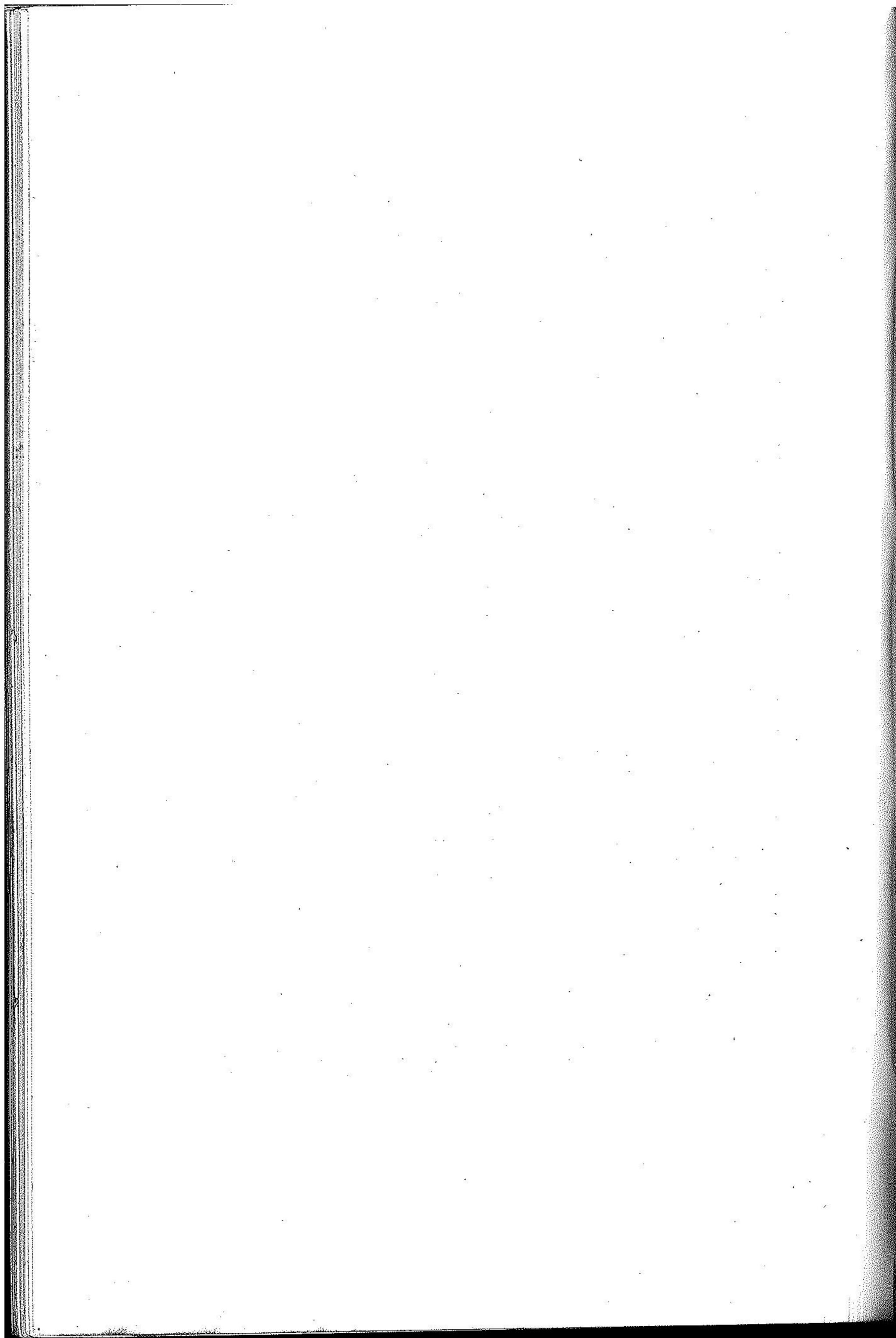
Mais Mirambo est bon prince. Lorsque, avec les plus grandes réserves diplomatiques, je le sonde au sujet de la confirmation de notre traité, il se met à rire.

« C'est très vrai, dit-il, vous êtes maintenant établis sur mes terres, à Karéma. En vous demandant tribut, mes officiers ont agi à votre égard comme avec tous les chefs de l'Oukawendi. Seulement, ils ne devaient pas vous menacer sans mon ordre, car ils savent que je suis favorable aux blancs. »

Je tente d'expliquer que d'après notre contrat avec Matumula nous n'avions pas de tribut à payer ; or, en Europe, les conventions faites avec une personne sont exécutoires pour celle qui lui succède dans ses droits...



BECKER CHEZ MIRAMBO.



« Hi-i-i-i! reprend ironiquement Mirambo; parce que Matumula a donné à Cambi un terrain qu'il venait de prendre et où il avait mis un sultan à sa façon, vous me croyez tenu à confirmer ses volontés? Est-ce que vous lui avez enjoint de vous montrer le papier en vertu duquel il disposait de ce terrain?

— Les hommes blancs, dis-je avec calme, se confient en la solidarité des sultans africains. Chez nous, tout écrit est sacré.

— Les sultans africains ne doivent accomplir que leurs propres promesses, et un mwami comme moi n'a pas à tenir compte de celles d'un Matumula. Mais rassure-toi. Si je vous croyais mes ennemis, je serais déjà venu en personne vous assiéger comme j'ai fait pour Simba.

— Nous pouvons donc espérer que Mirambo ratifiera ?

— Je n'ai rien à ratifier... Entends-moi bien : je vous donne le terrain que vous occupez, sans condition de tribut... Mais c'est parce que je le veux ainsi.

— Puis-je alors demander un nouveau contrat ?

— Hi-i-i-i!... Encore un papier?... A quoi celui avec Matumula vous a-t-il servi? Si je meurs ou si un autre chef *mange* ma terre, ce serait à recommencer. Ma parole vaut mieux qu'un papier. Lorsque Mirambo promet, il tient. Si les hommes blancs ont leurs usages, les rois africains ont les leurs aussi... Écrivez à votre frère blanc qu'il n'a rien à craindre de moi... Mais je châtierai les gens de Karéma qui ont refusé le hongo. Ils n'ignoraient pas, eux, que le véritable maître, c'est celui qui a la force... c'est moi... Et je détruirai leur village... »

Voyant Mirambo de si facile composition, je me permets d'intervenir en faveur de nos pauvres voisins, les indigènes de Karéma.

« Nous avons besoin d'eux, lui dis-je, pour nous procurer des vivres. Ils sont si pauvres, d'ailleurs; et, leur sultan étant mort, ils ont cru pouvoir se dispenser de payer tribut.

— Eh bien, dit Mirambo, je vous les abandonne. Seulement, soyez sévères pour eux et ne laissez rien passer. Je les ferai informer *que les hommes blancs sont devenus leurs maîtres et qu'ils doivent leur obéir.* »

Mon espoir était dépassé. Nous voici non seulement confirmés dans notre ancienne et fragile concession par l'autorité d'un des plus puissants chefs de l'Afrique, mais investis encore d'une espèce de suzeraineté sur une population qui, jusqu'ici, affectait vis à vis de nous des attitudes suspectes; à présent, plus que jamais, nous sommes certains d'un résultat!

La conversation continue ensuite sur différents sujets. Je demandai au mwami la signification de son surnom de Mirambo.

« *Faiseur de cadavres*, me répondit-il. Lorsque j'eus pris d'assaut ma première ville, mes hommes étaient tellement fatigués de tuer, que le soir pas un ne pouvait rester debout. Seul, je continuai d'aller et de venir au milieu des soldats couchés sur les corps morts. C'est alors qu'ils m'ont appelé Mirambo. »

Ceci est dit avec un farouche orgueil. Les nyamparas qui approuvent de la tête, jettent sur le conquérant des regards d'admiration.

8 février. — Le lendemain soir, Mirambo vint me rendre visite. Il avait passé toute la journée à la chasse, trompant l'ardeur guerrière qui fait le fond de son tempérament. Souvent aussi il dépense quelques heures au cottage où sont instruits ses enfants. Cette fois, il ne resta que quelques minutes et se retira après nous avoir offert une antilope tuée par lui.

Je retournai le voir pour lui faire mes adieux. Il me reçut dans une hutte circulaire, n'ayant pour tout mobilier qu'un fauteuil pliant à dossier de toile, couvert de crasse, et nombre de petits tabourets sur lesquels il s'assit avec ses nyamparas.

Je pris place à ses côtés en portant les yeux vers le haut des murailles entorchées, entièrement tapissées de flèches empoisonnées, comme celles employées dans les chasses à l'éléphant.

Aussitôt, voyant la direction de mon regard.

« Je n'ai plus de poudre, dit-il avec un sourire ambigu qui me donna à penser que, grâce à ses campagnes, la dernière notamment, il n'en était pas si complètement dépourvu qu'il l'annonçait; il faudra bien revenir à l'ancien système des lances et des flèches. C'est d'ailleurs excellent pour la chasse. La détonation du fusil effraye le gibier, et déjà il me faut aller bien loin pour en trouver. »

Cependant, je ne vois pas que ses soldats aient déposé le rifle qui, quant à lui, ne le quitte jamais.

Un marmot de quatre ou cinq ans, nu comme un ver, pénétra dans la hutte et grimpa sur ses genoux. C'était un de ses enfants. Mirambo se mit à jouer avec lui, et sur sa rude figure passa comme un rayon de souveraine douceur.

Puis, brusquement, le mwami me dit.

« Veux-tu voir mes vouakima (femmes)? »

— Volontiers, » répondis-je, mais sans empressement de mauvais aloi.

Nous pénétrâmes tous deux seulement dans la seconde *banda* du palais impérial, coupée de larges corridors et divisée en pièces spacieuses. Je vis une demi-douzaine de jeunes et fort jolies négresses, agenouillées devant la pierre à écraser le sorgho et se livrant avec entrain à cette pénible besogne.

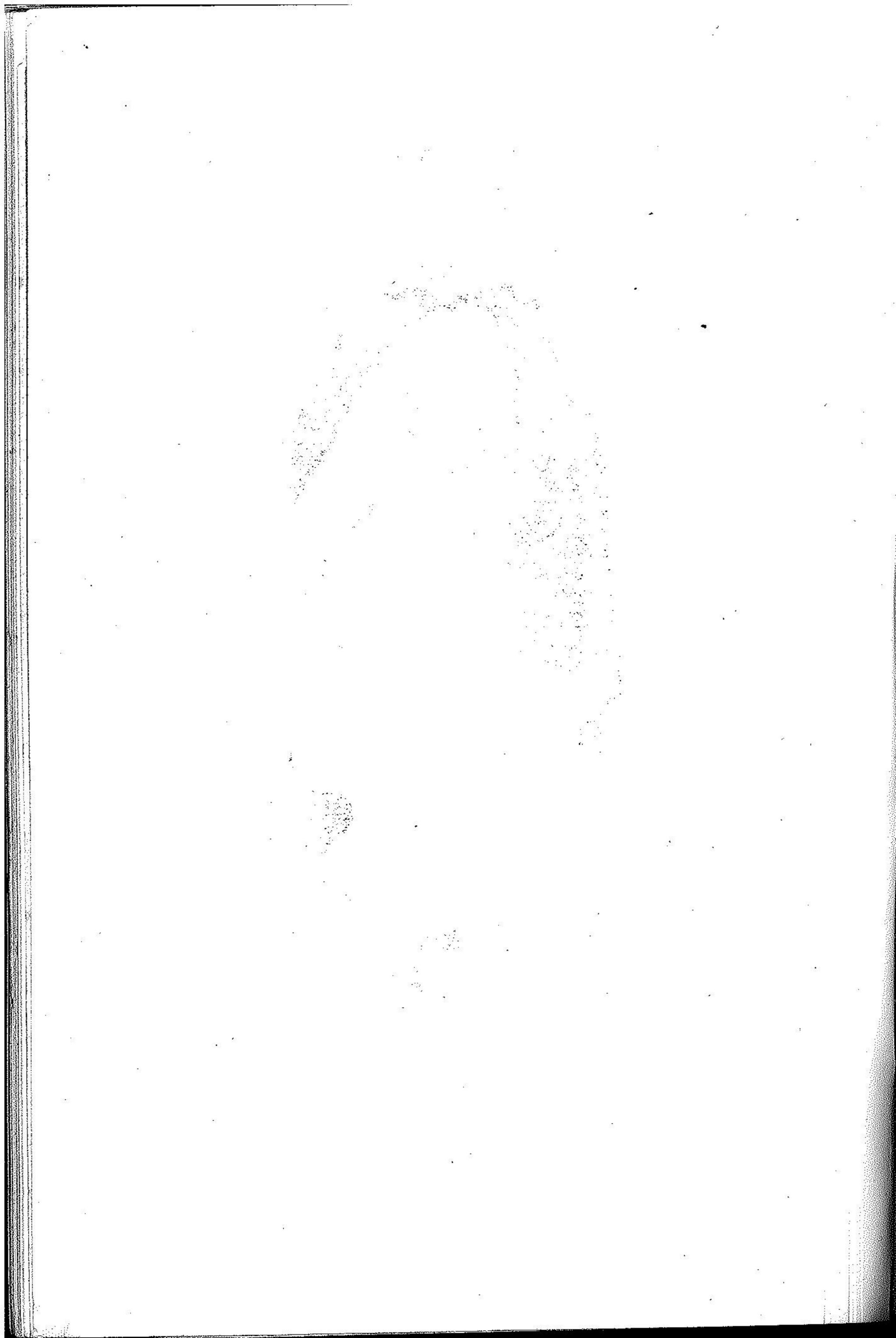


P. Maas Editeur Bruxelles.

Imp. A. Mertens, Bruxelles.

# MIRAMBO

Empereur des Rougas-Rougas.



Le mwami les regarda d'un œil complaisant, et certes il aurait pu se targuer de bon goût. La gentille brigade, selon la coutume africaine, chantait les louanges du maître, rappelant ce qu'il avait fait ou dit la veille, exaltant les marques de sa royale faveur. A chaque instant, le nom de Mirambo revenait sur les lèvres relevées avec un mouvement de naïf orgueil.

Mirambo, après leur avoir adressé quelques mots d'encouragement, me conduisit dans sa chambre à coucher, munie d'un superbe lit européen à baldaquin et à ressorts, doublé d'une couchette indigène étendue sur le sol.

« Je préfère encore ceci, me dit-il d'un ton bonhomme; c'est moins haut et moins chaud. »

Tout un arsenal de fusils, anciens et nouveaux systèmes, armes arabes ou anglaises, ornaient les murailles. Il en choisit un et me l'offrit.

« J'ai fait envoyer au consul d'Angleterre, dit-il, les objets ayant appartenu aux malheureux blancs de Pimboué. Ce fusil ne m'a été remis que plus tard par mes Rougas-Rougas. Il est à toi. »

J'acceptai.

« J'aurais voulu les sauver, continua Mirambo; mais pourquoi, sachant que mes troupes allaient donner l'assaut au village de Pimboué, n'ont-ils point pris part à la défense? Ils auraient peut-être réussi à repousser mes hommes et je serais arrivé à temps. »

Je le regardai avec stupéfaction.

« Comment! m'écriai-je; mais c'est justement pour ne pas être considérés comme des ennemis de Mirambo qu'ils n'ont pas voulu faire usage de leurs armes.

— Ils ont eu grand tort, répondit le mwami; *chacun doit se défendre*. Ils m'auraient tué la moitié de mes hommes, que je leur aurais encore donné une escorte pour continuer leur voyage. »

En fait d'artillerie, Mirambo est un peu mieux monté que le gouverneur arabe de Taborah. Il me fit voir, abrités sous un hangar, cinq petits canons de fer montés sur affûts de mortiers. Puis il me reconduisit poliment jusqu'à la porte du village.

« Dites à vos frères blancs quel homme je suis, me répéta-t-il en me secouant cordialement la main. Jamais Mirambo ne sera leur ennemi. Qu'ils passent sans crainte par mon royaume, ils n'auront rien à payer et seront bien accueillis, ... *même s'ils ne m'apportaient pas de poudre.* »

Quatre jours après, je rentrai à Taborah, de nuit, comme j'en étais sorti

Lieutenant JÉRÔME BECKER.

On le voit, dans son ambassade Becker remporta un succès complet : il obtint de Mirambo le désaveu des hostilités dont Karéma était l'objet et — chose plus importante peut-être — la ratification, de l'acte de propriété du territoire de Karéma, acte tombé en désuétude par suite de la chute de Matumula. Ce triomphe fait honneur à la présence d'esprit et au tact avec lesquels Becker conduisit les négociations.

Mais il me permettra d'être moins optimiste que lui au sujet du sultan de l'Ounyamouési, et surtout de ne croire aux protestations d'amitié de Mirambo que sous bénéfice d'inventaire, car, pendant toute sa vie, ce chef n'a été, en somme, qu'un meurtrier et un pillard.

Fort heureusement, aujourd'hui, la mort de Mirambo est annoncée et confirmée (1). Or, d'après ce qui précède, cet événement que le mwami lui-même avait prévu dans sa conversation avec Becker, placerait Karéma dans de nouvelles mains, les troisièmes depuis le jour où Cambier acheta le territoire de Matumula. Mais, à mon sens, cela n'a rien d'inquiétant pour l'avenir : Mirambo mort, c'est un soulagement universel pour toute la région des grands lacs ; certes, quelques voisins guerroyeront un peu pour se disputer les bribes de son empire ; mais les Arabes de Taborah sauront mettre leur épée dans la balance, et leurs excellentes dispositions à notre égard nous promettent de ce côté un sérieux appui : le développement, la vitalité, l'avenir de notre œuvre humanitaire, en dépendent.

---

(1) Janvier 1885.

